



Steven Raichlen

**Refuge à
Chappaquiddick**

ROMAN

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	9
Chapitre 1	
L'Ermite de Chappaquiddick	11
Chapitre 2	
À boire sec	17
Chapitre 3	
Quand on a tout son temps	27
Chapitre 4	
Du courage à revendre	33
Chapitre 5	
Une « isle déshabitée »	41
Chapitre 6	
Une nouvelle vie	49
Chapitre 7	
Une poupée de chiffon	61

Chapitre 8	
Le repaire de l'Ermite	69
Chapitre 9	
De bien curieuses fréquentations	81
Chapitre 10	
L'Action de grâce	89
Chapitre 11	
Combien de psys?	103
Chapitre 12	
Devine qui vient dîner	115
Chapitre 13	
Il n'a pas été facile d'en arriver là	127
Chapitre 14	
La nostalgie de Manhattan	135
Chapitre 15	
Le plus heureux des hommes	149
Chapitre 16	
Je ne m'attendais pas à ça	161
Chapitre 17	
Faire l'amour avec une planche à repasser	177
Chapitre 18	
Les sujets tabous	185
Chapitre 19	
Le secret de l'Ermite	195

Chapitre 20	
On peut dire que je sais les choisir	201
Chapitre 21	
Tous sont égaux devant la loi	213
Chapitre 22	
Cela a fait des victimes de nous deux	235
Chapitre 23	
L'Ermite s'offre une coupe de cheveux	241
Chapitre 24	
Et ils vécurent heureux jusqu'à... ..	249
Chapitre 25	
Un repas de viscères de poisson	261
Épilogue : Bébés, biberons et bercelonnettes	269
Postface	275
Remerciements	277
Bibliographie	281

PROLOGUE

L'île de Martha's Vineyard est située dans le sud-est du Massachusetts, à dix kilomètres du littoral du cap Cod.

À l'est de Martha's Vineyard se trouve une île plus petite, Chappaquiddick, populairement nommée Chappy.

Chappaquiddick tire son nom d'un mot indien wampanoag, *tchepi-aquidenet*, qui signifie « lieu ou île à l'écart ». Par périodes – notamment en 1991, après l'ouragan Bob, ou encore après la grande tempête du nord-est de 2007 –, Chappaquiddick est une vraie île. Mais, la plupart du temps, c'est une presqu'île reliée à Martha's Vineyard par un isthme de sable étroit et long, Norton Point.

Ce livre raconte l'histoire d'un homme qui, ayant beaucoup souffert, trouve dans l'île un refuge solitaire et reconfortant. C'est aussi l'histoire d'une femme qui, dépouillée de presque tout, découvre qui elle est.

Ce qui suit est l'histoire de Claire et de l'Ermite de Chappaquiddick.

CHAPITRE 1

L'Ermite de Chappaquiddick

On ignorait son nom. On l'appelait l'Ermite. Dans l'esprit de la plupart des gens, il vivait à Chappaquiddick depuis toujours. Personne n'aurait su dire exactement quand il y était arrivé. Peut-être s'était-il fondu au raz-de-marée des estivants qui, chaque année au mois d'août, font passer la population de Martha's Vineyard de quinze mille habitants à plus de cent mille ?

Avec sa chevelure hirsute et grise qui lui tombait sous l'épaule et sa barbe ondulée comme de l'herbe à bernaches, longue jusqu'à mi-poitrine, il n'avait certes rien des baigneurs typiques que crache le bac de Chappaquiddick. L'homme portait, été comme hiver, une chemise en flanelle délavée et un jean si souvent ravaudé qu'on ne distinguait plus le denim des rapiécures. Il chaussait, même en juillet, des bottes à semelles crantées. On ne savait rien de la couleur de ses yeux, puisqu'il gardait les paupières baissées.

En montant à bord du traversier, l'homme laissa les autres passagers le devancer de quelques pas comme il en avait l'habitude. Il déposa son ticket sur l'habitacle au lieu

de le remettre au matelot de pont. Le ticket, de couleur orange, était celui d'un passager régulier, mais aucun des capitaines ne se rappelait avoir vendu un livret de navetteur au curieux homme. Les touristes se massèrent à la proue en un tourbillon pastel de fringues Lilly Pulitzer et Polo ; sous l'effet du soleil, leur blanche peau néo-angléterrienne affichait le vibrant rouge orangé d'une carapace de homard bouilli. Ses vêtements battus par le vent, l'Ermite se tenait à la poupe – une île, un tout, complet en soi.

S'il possédait une voiture, ou encore un vélo ou une mobyette, les capitaines du traversier ne les avaient jamais vus. Immanquablement, l'Ermite arrivait au débarcadère et en repartait à pied, portant un vieux sac à dos tout rapiécé de ruban à conduits. Il parcourait Chappaquiddick Road, la seule et unique route revêtue de l'île, à grandes foulées lentes, sans se presser, indifférent aux joggeurs et aux cyclistes, semblant perdu dans ses pensées.

Son trajet était toujours le même, mais nul n'aurait pu dire avec certitude où il habitait. Ni les capitaines du bac. Ni le livreur de FedEx ni Angie, qui distribue le courrier à bord d'une Jeep rouge cerise. Ni non plus la jeune gérante du minuscule magasin général, le seul commerce de l'île, ouvert seulement en juillet et août. Ni même Gerry Jeffers, réputé être le dernier des Indiens Wampanoag de Chappaquiddick.

Cette incertitude liée au domicile de l'Ermite était étonnante pour deux raisons. D'abord, parce que Chappaquiddick est une toute petite localité : moins de soixante-dix familles y vivent à longueur d'année. Ensuite, parce que les questions immobilières sont une préoccupation constante

des gens du lieu, qu'ils veuillent ou non l'admettre. Tous savent exactement qui est propriétaire de chaque parcelle et craignent, jusqu'à la paranoïa, que le lopin de terre adjacent au leur ne tombe entre les mains de la mauvaise personne. Après tout, on ne choisit pas de s'installer dans une île morcelée en terrains de plus d'un hectare et dépourvue du moindre hôtel ou restaurant si on ne souhaite pas maintenir avec ses voisins une distance respectable.

Or, qui le premier l'a appelé l'Ermite de Chappaquiddick? Peut-être Patrick, un vétéran du bac de Chappy, qui fut pendant vingt ans le plus paisible de ses capitaines. Patrick a piloté le *On Time II* et le *On Time III*, deux barges vert et blanc à peine assez grandes pour passer trois automobiles, quelques vélos et des piétons d'un bord à l'autre du chenal de cent soixante mètres qui sépare l'île Chappaquiddick d'Edgartown et du reste de Martha's Vineyard. Sa suavité apparente masquait un féroce sens de l'humour. Il avait un surnom pour chaque passager plus ou moins régulier du traversier, et personne n'échappait à sa vivacité d'esprit.

Si on ignorait qui avait donné son surnom à l'Ermite, on ne doutait pas une seconde des motifs qui le lui avaient valu. L'Ermite n'avait jamais assisté aux assemblées de l'association des insulaires de Chappy ou aux rencontres autour d'une glace au centre communautaire. Il était toujours absent le jour de grand ménage à Mytoi, le jardin japonais, ainsi qu'au Derby, la compétition de pêche qui paralyse tout Martha's Vineyard durant les derniers jours de septembre. Il brillait par son absence à l'annuelle vente aux enchères « Possible Dreams » et au défilé du 4 juillet dans Main Street, à Edgartown. En fait, l'Ermite n'avait jamais

été vu en compagnie de qui que ce soit depuis les dix ou quinze ans qu'il vivait dans l'île.

Évidemment, la nature de son gagne-pain était également un mystère pour tout le monde. De temps à autre, on pouvait l'apercevoir au vivier à marée Caleb's Pond, muni d'un panier à moules, ou encore avec une canne à pêche au goulet Cape Poge Gut. Il lui arrivait aussi de ramasser des bigorneaux et des escargots de mer en pataugeant dans l'eau peu profonde de Drunkard's Cove – dont le nom, qui signifie « l'anse à l'ivrogne », rappelle que cet endroit fut un haut lieu du commerce clandestin d'alcool dans Martha's Vineyard à l'époque de la prohibition. Il avait une barque et ramait parfois jusqu'à Cape Poge Bay. En juillet, tôt le matin, il allait cueillir des bleuets à Wasque Point. Il ne semblait cependant pas s'adonner à la pêche commerciale et il n'avait jamais vendu de fruits ou de légumes, sauvages ou cultivés, au marché fermier de l'île.

Certaines nuits, lorsque l'Ermite était bien disposé et courait à peu près volontiers le risque de croiser d'autres gens, il pêchait le calamar à la turlutte non loin du débarcadère du traversier, ou il attrapait des crabes au moyen d'un verveux appâté de viscères de poisson. Mais la plupart du temps il préférait sa propre compagnie. Dans les marais salés de Chappaquiddick, il avait construit des fascines rudimentaires pour attraper des anguilles qui ondulaient tels des serpents de mer. Il avait en outre installé un ensemble de rampes de lavage et de godets dans une zone de Poucha Pond laissée à l'abandon, où il transformait de l'eau de mer en cristaux de sel. Personne ne se serait douté que l'Ermite

s'adonnait à cette activité, car, malgré son apparence rebu-
tante, il avait l'art de se confondre au paysage.

En ces rares occasions où on lui adressait la parole – « Beau temps, n'est-ce pas ? » ou « Comment ça va ? » –, ses réponses étaient évasives et inaudibles au point qu'on avait l'impression de parler tout seul. Mais personne ne remarquait ces dérobades : l'Ermite était si effacé qu'on ne l'écou-
tait plus.

Le fait est qu'il avait atteint le but ultime de tout reclus. Avec son dos perpétuellement courbé et ses yeux toujours baissés, il en était venu depuis longtemps à échapper à l'at-
tention des gens de Chappaquiddick.

Si vous êtes assez taciturne et discret, vous finissez par devenir invisible – parfois même à vos propres yeux.

CHAPITRE 2

À boire sec

— À nos têtes des mauvais jours, dit Claire.

— Dans le mille, fit Sheila, avec un rire forcé.

Elles trinquèrent et, ce faisant, Claire répandit du char-donnay sur le jeté crocheté qui drapait ses genoux.

Dans le cottage des Feinblat, les deux femmes étaient vau-trées sur un canapé devant les flammes crépitantes d'un feu de foyer. Un front froid s'était abattu sur l'est du Massachusetts et, à côté de la fenêtre en saillie, le thermomètre extérieur affichait à peine onze degrés, bien qu'on ne fût encore qu'à la mi-juillet.

Elliott avait emmené Annabel et Nate au cinéma à Edgartown. Restées à la maison, Sheila et Claire passaient la soirée entre filles.

La tête des mauvais jours de Sheila s'était manifestée tôt le matin : un brouillard gris et glacial avait tout recouvert et transformé sur-le-champ ses flamboyantes boucles rousses en un nuage de frisottis couleur henné.

Celle de Claire datait du mois d'avril, après son premier traitement de chimiothérapie. Elle avait le crâne nu comme un œuf. Elle l'enveloppait d'un foulard.

Sheila leur reversa du vin à toutes deux.

Le « cottage », ainsi qu'on appelait ces résidences de Martha's Vineyard au moment de leur construction au début du vingtième siècle, était un manoir revêtu de bardoux gris, au toit à combles brisés, perché tout en haut d'une falaise en surplomb de North Neck Road. Le prestige et la valeur de sa maison de vacances n'embarrassaient nullement Sheila.

Claire savait, par exemple, que la maison avait été érigée par la firme de l'architecte Standford White pour un riche podiatre de Boston, inventeur de la toute première poudre désodorisante pour les pieds. Elle savait aussi que Sheila et Elliott avaient déboursé trois millions de dollars pour acquérir la propriété et un autre million pour la rénover. Les rénovations avaient été réalisées par un entrepreneur irritable de West Tisbury qui plissait le front chaque fois qu'Elliott lui demandait un devis ou un prix.

— Les gens d'ici veulent plutôt savoir « quand », non pas « combien », disait-il.

Claire n'ignorait pas que cet argent provenait des redevances du dernier livre d'Elliott, *Prenez vos responsabilités*, qui s'était maintenu vingt-quatre semaines en tête du palmarès du *New York Times*. Les travaux du psychiatre de Manhattan sur le sens des responsabilités et l'aptitude de chacun à assumer les conséquences de ses actes lui rapportaient des sommes folles. Mais ils suscitaient aussi la controverse en cette époque où les étudiants qui échouent accusent leurs professeurs d'incompétence et où les criminels intentent des actions contre l'administration pénitentiaire en raison du manque de confort de leurs cellules.

Évidemment, ses passages fréquents à l'émission *Oprah* ne lui avaient pas nu non plus, ainsi que Sheila n'hésitait pas à le dire. L'amie de Claire avait son franc-parler.

Songeant à son propre mari, un professeur d'université sans emploi, Claire se dit : *Eh bien, au moins une de nous deux aura fait un bon mariage.*

Les deux femmes avaient partagé une chambre à l'université Columbia. Claire Doheney, irlandaise et catholique, était originaire du quartier de South Boston (Southie, pour les intimes), et Sheila Feinblat était une princesse juive de l'Upper East Side, à New York.

Leurs amis les avaient surnommées « la rabbine » et « la nonne ».

Sheila avait une chevelure abondante, des lèvres sensuelles, une prodigieuse poitrine et une personnalité qui ne faisait pas qu'occuper toute la pièce : elle y entraît aussi en coup de vent. À l'époque de Pierre Paul Rubens, elle aurait été une véritable pin-up. Sa garde-robe se composait surtout de chemises d'homme portées sur des caleçons moulants en Lycra, de foulards extravagants et de longs pendants d'oreille. Imaginez une Queen Latifah à la peau blanche avec une voix qui rappelle celle de Bette Midler. Si Sheila était un cocktail, il serait fait au mélangeur et garni d'une cerise au marasquin et d'un petit parasol en papier.

Avant de tomber malade, Claire avait les cheveux châtain, fins et plats, avec une coupe à la Jeanne d'Arc qui encadrait mollement ses pommettes saillantes, son nez étroit et sa bouche délicate. Elle affectionnait les jupes droites au genou et les pulls du même gris vert que ses yeux. Claire possédait la placidité d'une Jodie Foster et un

charmant sens de l'autodérision comme celui de Diane Keaton. Si elle était un cocktail, il serait à la cuillère, pas au shaker, et servi sec.

Claire accompagnait Sheila au Séder de Pessa'h à l'appartement des Schwartz, à Manhattan, où on lui réservait un accueil survolté. Elle posait, en anglais, les quatre questions traditionnelles qu'un des neveux ou une des nièces de Sheila avait d'abord formulées en hébreu. Et elle prenait goût au *gefilte fish*, un chaud-froid de poisson à la juive, qu'elle arrosait généreusement de sauce au raifort.

Sheila passait la Noël avec Claire, sa mère et ses deux sœurs à leur appartement de Southie, à Boston, où elle appréciait chaque fois un peu plus le *coddle*, dit aussi « marmite de Dublin », et le *colcannon*. Mais de savoir sa fille dans la même pièce qu'un sapin de Noël déplaisait à la mère de Sheila.

— Ta pauvre grand-maman doit se retourner dans sa tombe, disait-elle.

Après l'université, les deux amies avaient obtenu des postes de stagiaires dans la même maison d'édition et elles avaient partagé un appartement du East Village. Trente ans plus tard, elles travaillaient encore dans l'édition et elles étaient toujours les meilleures amies du monde. Elles avaient survécu au divorce, à la maladie, aux fausses couches, aux fusions de sociétés et aux réductions des effectifs.

Claire était à l'emploi d'Apogee Press, une acquisition récente du géant allemand des médias, Humboldt. Elle y dirigeait une collection de biographies extrêmement populaire, la collection « Hommes d'action ». Sheila était di-

rectrice du secteur jeunesse chez Simpson & Smythe et elle avait elle-même signé plusieurs des best-sellers de la maison.

— J'espère, dit Sheila, qu'ils t'ont donné une augmentation et un bureau d'angle depuis que tu es allée leur chercher le James Tait Black.

Elle parlait du plus ancien prix littéraire britannique, attribué cette année-là à *Une force rayonnante*, un livre sur la vie et l'œuvre de Marie Curie que Claire avait édité.

À cette mention du prix et d'une promotion, Claire eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— J'ai de la chance qu'ils m'aient donné la clé des toilettes, dit-elle. Vu mes traitements, j'en ai besoin.

Elle s'assombrit.

— En fait, depuis la fusion, Beidermann me pousse à prendre une retraite anticipée. Semble-t-il que les faiseurs d'additions du bureau de Berlin n'aiment pas accorder des congés de maladie à des patients dont le pronostic est incertain.

Sheila secoua la tête, déplorant que des administrateurs tels Beidermann ravagent l'industrie.

— Mais ton boulot à toi devrait être assuré, poursuit Claire, puisque vous avez signé avec Disney pour *Mademoiselle Mille-Pattes*.

Sheila avait écrit un album pour enfants inspiré de l'insecte en peluche de sa fille Annabel, et une option pour l'acquisition des droits d'adaptation en dessins animés avait été consentie.

— Ma chérie, dit Sheila, on n'est jamais sûr de rien de nos jours dans le monde de l'édition.

Elle avala ce qui restait de vin couleur paille dans son verre.

— Dis-moi, où en es-tu avec Harrison? fit-elle en s'efforçant de paraître désinvolte. C'était un de leurs petits jeux. Claire faisait semblant de ne pas vouloir parler de son divorce imminent, et Sheila feignait la discrétion.

— Il était rudement temps! dit Claire, en riant. Tu te meurs de me le demander depuis que nous avons quitté Manhattan.

— Tu nous connais, nous, les enfants du Peuple élu: on n'aime pas fourrer notre nez partout.

— Tu fourres ton nez partout depuis ta naissance, dit Claire, et tu le fourreras partout jusqu'à ta dernière heure. Toutes les rhinoplasties que tu pourrais t'offrir dans Park Avenue ne changeront rien à l'affaire.

Sheila grogna, vexée.

— Si tu veux savoir, poursuivit Claire, Harrison est un enfoiré de première. Figure-toi qu'il a menacé d'intenter une action pour que je lui verse une pension alimentaire.

— Ah, le salaud...

— Et ça se corse. Les recteurs de Barnard l'ont suspendu de ses fonctions en attendant la conclusion d'une enquête pour harcèlement sexuel. Semble-t-il que mon époux bien-aimé couchait avec une étudiante avec des seins comme ça.

Elle arrondit les bras devant elle.

— Jennifer, qu'elle s'appelle. *Jennifer*, bordel de merde. Elle vient de Hay Springs, dans le Nebraska.

Claire ne dit pas que la jeune fille avait un curieux zozotement cliquetant, dû, ainsi qu'elle l'avait appris, à un piercing de langue.

— La plantureuse Jennifer, poursuit Claire, a une sœur cadette tout aussi rebondie. Apparemment, Harrison laissait à toutes deux des messages téléphoniques où il sous-entendait que des rattrapages nocturnes à trois amélioreraient sensiblement leurs notes, qui n'étaient pas très reluisantes. D'autres étudiantes se sont manifestées, si bien que le comité d'éthique de la faculté s'en donne à présent à cœur joie.

Elle se tut quelques instants.

— Comment se fait-il que je n'aie rien vu ?

L'amour est aveugle, songea Sheila, mais elle ne dit rien.

— Quoi qu'il en soit, puisque Casanova n'a plus de salaire, il court après le mien.

Claire se leva et sortit sur la terrasse en U qui offrait un panorama enveloppant d'Edgartown, de l'avant-port et de Nantucket Sound. Les lumières du cap Cod scintillaient dans le lointain. *Pas étonnant que cet endroit ait coûté quatre millions de dollars*. Claire frissonna dans l'air nocturne, mais le paysage qui s'étalait sous ses yeux lui procura un rare moment de calme intérieur.

Sheila rejoignit son amie sur la terrasse et remplit leurs verres.

— Comment Molly réagit-elle à tout cela ? demanda-t-elle.

— Oh mon Dieu. Molly, dit Claire. Par où commencer ?

Elle avala une trop grande gorgée de chardonnay avant de poursuivre.

— Ma chère fille s'est rasé les deux côtés de la tête, elle a teint sa crête iroquoise en bleu de cobalt et elle a enfilé une épingle à nourrice dans son septum. Tu devrais voir les

types qu'elle fréquente : tous plus grunges les uns que les autres. Pour couronner le tout, le vice-doyen de l'université de New York m'a appelée la semaine dernière pour savoir si nous avons des problèmes à la maison. Apparemment, ma fille est en train de rater ses études.

— Ah, les joies de la maternité, dit Sheila.

Plus tôt ce jour-là, Nate avait barbouillé Mademoiselle Mille-Pattes de crayon marqueur. Sa sœur en avait fait une crise de nerfs.

— Qu'est-ce que Molly pense de Harrison ? fit Sheila.

— Il ne fait jamais rien de travers à ses yeux, répondit Claire. C'est moi qu'elle rend responsable du divorce. Selon elle, si je n'avais pas toujours le nez fourré dans des manuscrits, son père ne m'aurait pas trompée.

— Et que dit Harrison ?

— Harrison, ce père incomparable, juge qu'il est bon pour une jeune fille d'avoir de nombreuses aventures sexuelles. Tu devrais entendre leurs conversations à ces deux-là. On jurerait un Rapport Kinsey.

— C'est pas vrai, lâcha Sheila.

— Et le comble de tout ça ? Harrison m'a annoncé qu'il veut revenir vivre à l'appartement. Il dit qu'il est à court d'argent. Mais ne serait-ce pas plutôt parce que la charmante Jennifer n'a pas vraiment envie de partager son lit avec un homme qui fait l'objet d'une enquête pour harcèlement sexuel ? D'après mon avocat, je ne peux pas l'empêcher de revenir sans d'abord obtenir une ordonnance de non-communication, parce que nos deux noms figurent sur l'acte de vente. Bon sang, la loi m'interdit même de changer les serrures.

— Merde!

— Tu ne me le fais pas dire. Revivre tout ça, c'est bien la dernière chose dont j'ai besoin.

Sheila se redressa avec peine.

— Dis donc, Claire, pourquoi ne t'installerais-tu pas ici? Quand les jumeaux retourneront en classe, je serai coincée à New York, et Elliott doit de toute façon passer tout le mois d'octobre en Australie pour faire la promotion de son livre.

— C'est très gentil de ta part, Sheila, mais je ne voudrais pas abuser. Elliott et toi avez déjà été si généreux...

— Non, c'est parfait pour toi, interrompit Sheila. Avec un téléphone et un fournisseur DSL, tu peux travailler n'importe où. Molly et moi viendrons te rendre visite.

— Mmm...

— D'accord. Je viendrai seule.

— Et mes traitements?

— Eh bien, tu serais à distance raisonnable de New York en voiture. Mais si tu préfères, Elliott a un ami oncologue à Boston, à l'hôpital Beth Israel. Tu pourrais engager un chauffeur à Woods Hole et j'irais te rejoindre en avion.

— J'ai déjà le pied dans la porte du bureau à cause de toutes mes absences. Beidermann a menacé de me congédier si je ne termine pas le livre de Reich avant janvier.

— Au diable Beidermann, dit Sheila. Imagine tout le travail que tu pourrais abattre dans le calme de Chappaquiddick.

— Que dirait Elliott?

— Il serait ravi de savoir qu'une personne que nous connaissons garde la maison.

« Un roman charmant où la gourmandise
se marie habilement à l'émotion.
Vraiment délicieux, à déguster comme
un bon bourgogne! »

Chrystine Brouillet, romancière

CLAIRE ET L'ERMITE vivent sur l'île de Chappaquiddick pour des raisons différentes. Elle est en convalescence. Lui se cache du monde et de son passé. Rien ne les prédispose à se rencontrer, si ce n'est le hasard, la curiosité, l'amour des livres et de la gastronomie.

STEVEN RAICHLEN, diplômé en littérature française, a aussi étudié la cuisine à Paris. Journaliste, professeur et animateur à la télévision, il est l'auteur d'une trentaine de livres sur l'art de cuire sur le gril. L'île de Chappaquiddick, à Martha's Vineyard, lui a inspiré son premier roman.


Groupe
Livre
Québecor Média

ISBN 978-2-7619-3498-5



Photo: © Steve Dunwell/First Light